

PQ

2218

.D7C28

1894

U d'of OTTAWA



39003002543022

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Ottawa





Deroukade ①

942 - 1100 - 562  

---

100 - 137 per cent  
page



LIBRAIRIE FRANCAISE  
134 ST. LAURENT,  
MONTREAL.

CHANTS DU PAYSAN

Louis Guérin  
T. de Montigny

## DU MÊME AUTEUR

Même format in-32.

### POÉSIE

|                                                                                             |          |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| CHANTS DU SOLDAT, ouvrage couronné<br>par l'Académie française, 135 <sup>e</sup> édition. . | 1 fr. »» |
| NOUVEAUX CHANTS DU SOLDAT, 116 <sup>e</sup><br>édition. . . . .                             | 1 fr. »» |
| MARCHES ET SONNERIES, 46 <sup>e</sup> édition.                                              | 1 fr. »» |
| REFRAINS MILITAIRES, 17 <sup>e</sup> édition . .                                            | 1 fr. »» |

### THÉÂTRE

|                                                                               |          |
|-------------------------------------------------------------------------------|----------|
| JUAN STRENNER, drame en un acte, en<br>vers (réimpression). . . . .           | 1 fr. 50 |
| L'HETMAN, drame en cinq actes, en vers,<br>22 <sup>e</sup> édition. . . . .   | 2 fr. »» |
| LA MOABITE, drame en cinq actes, en<br>vers, 23 <sup>e</sup> édition. . . . . | 2 fr. »» |

### ROMAN

|                                                                  |          |
|------------------------------------------------------------------|----------|
| HISTOIRE D'AMOUR, 15 <sup>e</sup> édition, un<br>volume. . . . . | 3 fr. 50 |
|------------------------------------------------------------------|----------|

### ÉDITION ILLUSTRÉE

|                                                                                                                             |           |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| CHANTS DU SOLDAT, un beau volume<br>grand in-8°, portrait de l'auteur, 50 gra-<br>vures hors texte, 200 dessins; prix . . . | 15 fr. »» |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|

JUL 13 1973

PAUL DÉROULÈDE

CE

---

CHANTS  
DU  
PAYSAN

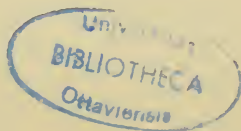
QUATORZIÈME ÉDITION



PARIS  
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
3, RUE AUBER, 3

---

1894



---

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous  
les pays, y compris la Suède et la Norvège.

---

PQ  
2218  
-D7C 28  
1894

DÉDIÉ

*au vieux Toine et à la vicille Mariette*

CHAPELET

Métayers

de mon père et de mon grand-père.

*Langély, Noël 1893.*

PAUL DÉROULÈDE.



## PRÉFACE

---

O ma France, ma vie est mêlée à ta vie ;  
Tes hauts faits ont grisé mon cœur d'adolescent ;  
Mon cœur d'homme a pleuré sur ta gloire ravie  
Et tes blessures même ont fait couler mon sang.

Penché sur les récits de ton antique histoire,  
Jour par jour j'ai suivi ton essor radieux  
Et les contours sacrés de ton vieux territoire,  
Comme un portrait d'aïeul, sont fixés dans mes yeux.

Et tels je les ai vus avant les jours de larmes,  
Tels en des jours vengeurs je veux les voir encor,  
A ton premier appel prêt à prendre les armes,  
Prêt sur ton premier signe à recevoir la mort.

Car mon amour pour toi nul amour ne l'égale ;  
Car je t'aime dans tes succès, dans tes revers,  
Dans ton ardent besoin de justice idéale,  
O Martyre du droit, soutien de l'Univers !

Et puis, — pourquoi cacher ma faiblesse païenne ? —  
Si de tes dons divins tout mon être est hanté,  
Chère France, qu'un Dieu clément a faite mienne,  
Je t'aime... oh ! oui, je t'aime aussi pour ta beauté !

J'ai compté les trésors infinis de ta terre ;  
J'ai respiré l'air pur et léger de ton ciel ;  
Et toi que j'adorais d'un amour presque austère,  
Je t'aime d'un amour jaloux et sensuel.

Ce n'est plus seulement l'Alsace ou la Bretagne,  
La Lorraine ou l'Anjou, la Provence ou l'Artois ;  
C'est ton champ, ta forêt, ton fleuve, ta montagne,  
Ton vieux sol que chérit mon cœur de vieux Gaulois.

Et je veux, — attendant qu'un Brennus nous délivre, —  
Caché comme un druide au fond d'une forêt,  
Chanter ta bonne terre où le ciel m'a fait vivre,  
Et tes bons paysans sans qui rien ne vivrait.

---

I

AVE GALLIA



## AVE GALLIA



## I

Terre de France ! Terre où l'homme rit et chante,  
Créatrice d'amour, de joie et de vigueur,  
Coin du monde enchanté dont la splendeur me hante,  
Ton ciel est sans frimas ; ton air est sans rigueur ;  
Plus que ta force encor ta grâce est triomphante,  
Plaisir des yeux, attrait des sens, charme du cœur !

## II

Un pied sur l'Italie, un pied sur les Espagnes  
Ton corps souple et hardi dans un geste hautain,  
Plongeant sur l'infini, dominant le lointain,

Se dresse couronné de mers et de montagnes ;  
Tandis que fécondant tes joyeuses campagnes  
Brûle dans ta poitrine un volcan mal éteint.

## III

Qu'ils sont touffus les bois formés par tes grands chênes,  
Gauloise chevelue au front mystérieux !  
Qu'ils sont rians et purs les flots de tes fontaines !  
— Purs comme le cristal, rians comme des yeux —  
Et quel souffle embaumé de suaves haleines  
Flotte en brouillard léger sur tes prés radieux.

## IV

Cinq grands fleuves te font de puissantes artères ;  
Pour ossements vivants ton sol a ses granits ;  
Et ta vigne et tes blés, joyaux héréditaires,  
Pendent en collier d'or entre tes seins brunis.  
Le Seigneur t'a bénie entre toutes les terres,  
O ma terre, et les fruits de tes flancs sont bénis !

---

II

ONDÉE



## II

### ONDÉE

---

Au soleil empourpré succède un soleil pâle ;  
D'énormes flocons blancs roulent dans le ciel bleu ;  
Mais, perdant tout à coup cette clarté d'opale,  
Le nuage obscurci s'éteint sous la rafale,  
Le vent souffle : il fait froid ; le vent s'arrête : il pleut.

Les rapides ruisseaux vont grossir les rivières ;  
Le moulin fait tourner sa roue éperdument ;  
Le flot pousse le flot et sur leurs vieilles pierres,  
Les noirs piliers des ponts en rumeurs singulières  
Font gronder l'eau qui passe et fuit en écumant.

La forêt dont la feuille a perdu sa souplesse  
Et commence plus lourde à se revêtir d'or  
Crépité sous cette eau qui tombe avec rudesse ;  
Car ce n'est plus la pluie aimable et qui caresse,  
C'est l'averse féconde au jet brutal et fort.

Cependant sous l'auvent que couronne sa treille  
Le vieux cultivateur qui se connaît au temps,  
Tout en tressant l'osier d'une lourde corbeille,  
Regarde tomber l'eau dans ses champs qu'il surveille,  
Et ses doigts sont légers, et ses yeux sont contents.

Derrière lui sa bru dans le poëlon qui fume  
Jette les poissons d'or que son homme a pêchés ;  
Tandis que dans le chai, qu'un vin nouveau parfume,  
Lui, le sage semeur, fidèle à la coutume,  
Fait tremper dans la chaux les grains bientôt séchés.

Car il faut que demain, lutteurs que rien ne dompte,  
Pour la terre en travail les travailleurs soient prêts ;  
Que la semence tombe à l'heure où le jour monte,  
Et que la main de l'homme éveille, ardente et prompte,  
L'esprit du Créateur qui dort dans les guérets.

---

III

MOISSONS



MOISSONS

---

Les blés, les puissants blés ondulent sous le vent :  
 C'est le manteau divin de la mère des hommes,  
 La Terre, en qui tout vit, et par qui tous nous sommes  
 Nous, l'argile pétrie au gré du Dieu vivant.

Les blés, les puissants blés courbent leurs lourdes têtes.  
 La main de l'Eternel les sacre et les bénit.  
 La paille est verte encor sous l'épi qui jaunit.  
 Préservez-les, Seigneur, du souffle des tempêtes !

Les blés, les puissants blés sont un océan d'or.  
Vaillant galérien dont la faux est la rame,  
L'homme des champs, courbé sous un soleil de flamme,  
Passe à travers ce flot qui cède à son effort.

Les blés, les puissants blés en leurs faisceaux superbes  
Semblent au loin un camp dressé sur le terrain.  
Gloire à Dieu ! — Les grillons entonnent leur refrain :  
C'est la chanson du pain qui monte dans les gerbes.

---

IV

MACHINE A BATTRE



## IV

### MACHINE A BATTRE

---

Le chauffeur allume et le feu flamboie.  
Rourou ! tourourou ! la machine part.  
Sur la roue en fer on met la courroie ;  
Et le grain de blé, le grain qui chatoie,  
Comme un torrent d'or sourd de toute part.

« Par ici ! les gas. Un sac ! vite, vite !  
» Celui-ci déborde et cet autre est plein ».  
Et, la lourde gerbe à peine introduite,  
La machine ardente ardemment conduite,  
Rejette la paille et verse le grain.

Elle coule à flots l'heureuse fontaine.  
Et, narguant gaiment les fléaux de bois,  
Les fléaux de fer sans reprendre haleine  
Laissent respirer la machine humaine  
Et font en un jour le travail d'un mois.

— « Ça ! dit le chauffeur, — Saint-Éloi l'enseigne, —  
» Éteignons les feux qui n'ont plus d'emploi !  
» Ma bonne batteuse a fini son règne,  
» Apporte, garçon, pour que tout s'éteigne  
» Un seau d'eau pour elle et du vin pour moi ».

---

V

BEAU-BLÉ



## V

### BEAU-BLÉ

---

#### I

Quand la machine à battre a fini son battage,  
Que la paille est liée et le grain rassemblé,  
Si leur grange est remplie et leur grenier comblé,  
Beaucoup s'en tiennent là sans chercher davantage,  
Mais au vieux moissonneur fidèle au vieil adage  
Bon blé ne suffit pas il faut encor Beau-Blé.

#### II

Et les sacs dénoués et rapportés dans l'aire  
Versent le grain qui forme une montagne d'or.  
« C'est afin, dira l'un, d'en chasser la poussière. »

L'autre dit : « C'est pour mieux l'ensoleiller encor ».  
Mais la vérité vraie et la raison première  
C'est la fierté qu'il a d'étaler son trésor.

## III

Car il est bien son œuvre, et son fait, et sa chose  
Ce grain de blé ; c'est bien son bras qui le produit ;  
C'est bien son rude effort qui le métamorphose.  
O pauvre paysan qu'on dédaigne aujourd'hui !  
C'est par lui que tout vit, sur lui que tout repose,  
Le sang du genre humain c'est Dieu, la terre, et lui.

## IV

Artisan méconnu d'une tâche sublime,  
Il n'en a que l'obscur et vague sentiment.  
Mais qu'un malavisé le raille seulement,  
Qu'un insensé l'outrage, ou qu'un ingrat l'opprime,  
Le dédain qu'il ressent et l'orgueil qui l'anime  
En sarcasmes amers s'exhalent durement.

## V

« Malheur de Dieu ! Voyez ce diseur de sottise !  
» Mais la terre sans moi n'a plus qu'à t'enterrer !  
» Le pain ne vient pas seul faut pas te figurer !

» Il faut qu'on te le sème avant qu'on te le cuise  
» Non ! mais voyez-moi ça, ça blâme, ça méprise,  
» Et ça n'est même pas fichu de labourer ! »

## VI

Ainsi, montent parfois leur colère et leur plainte  
Contre qui vient troubler leur calme habituel.  
Mais aussi que leur joie est pure, qu'elle est sainte  
Devant ce tas de blé qui leur semble un autel !  
En soupesant ces grains dorés comme le miel,  
Quel geste de respect se mêle à leur étreinte !

## VII

Ils sont là tout autour les jeunes et les vieux,  
Echangeant à mi-voix l'éloge ou la critique,  
Rendant au blé sacré leur hommage rustique,  
Le flattant de la main et le couvant des yeux,  
Et lui parlant tout bas comme ils font à leurs bœufs,  
— Douce incantation romaine ou druidique. —

## VIII

Bientôt, la large pelle au bois luisant et dur  
Plonge dans le monceau de paillettes vermeilles ;  
Un bras ferme et hardi les lance vers l'azur ;

On les voit s'envoler comme un essaim d'abeilles,  
Et puis, comme un collier de perles sans pareilles,  
S'égrener en tombant, flot radieux et pur.

## IX

Enfin la tâche est faite et l'œuvre est terminée.  
Les lourds sacs blancs sont pleins du beau blé de l'année.  
Des poules çà et là picorent à l'entour.....  
O paisible travail ! O sage destinée !  
La terre resplendit des derniers feux du jour,  
Et le bon laboureur songe au prochain labour.

---

VI

ÉCOLIER



## VI

### ÉCOLIER

---

Petit garçon qui te rends à l'Ecole,  
Cucillant les fleurs et battant les buissons,  
Le temps qu'on perd est du bien qu'on se vole ;  
Petit garçon, songe à la parabole :  
Sans le bon grain pas de bonnes moissons.

Cet alphabet sur lequel tu sommeilles,  
Ce crayon noir qui te semble odieux,  
C'est la clef d'or du pays des merveilles.  
Petit garçon, l'erreur vient des oreilles,  
La vérité suit le chemin des yeux.

Pour vivre il faut produire, acheter, vendre ;  
Nul aujourd'hui ne compte sur ses doigts :  
Que sauras-tu ne voulant rien apprendre ?  
Petit garçon, l'homme doit se défendre,  
Il est des loups ailleurs que dans les bois. .

Des gens viendront qui te voyant t'instruire  
Se récrieront : « On en sait trop toujours ;  
» Bien labourer vaut autant que bien lire. »  
Petit garçon à ces gens tu peux dire :  
« Un bon écrit vaut mieux qu'un sot discours. »

D'autres voudront, dans leur orgueil facile,  
Effacer Dieu de ton cœur obscurci,  
Ils railleront ta prière docile.  
Petit garçon, cite-leur l'Evangile.  
La vieille Eglise est une Ecole aussi.

---

VII

LE VIEUX



## VII

### LE VIEUX

---

Le râle interrompu reprend, redouble même;  
Le front osseux et brun se décharne et pâlit;  
Le prêtre est là disant la prière suprême,  
Tandis que les enfants pleurent au pied du lit.

Les enfants ? Les enfants ? Ce sont déjà des pères,  
Même le moins âgé des cinq qui sont présents.  
Ils ont chacun des fils ayant chacun des terres,  
Tout ça bien élevés, mais tout ça paysans.

Et celui qui meurt là, c'est le chef, c'est l'ancêtre,  
Le vieux, de qui les mains ont moisson par moisson,  
Sou par sou, jour par jour, sans repos, sans bien-être,  
Assemblé le domaine et bâti la maison.

Il s'est pourtant couché la veille sans se plaindre,  
En se déshabillant tout seul comme il faisait ;  
Rien n'indiquait qu'en lui la vie allait s'éteindre ;  
Pourquoi ce soir, plutôt qu'hier ? Lui seul le sait.

Mais seulement, le soir, au repas de famille,  
Il a fait sans parler le tour de tous ses gas ;  
Et, le bâton de houx qui lui sert de béquille,  
Il l'a jeté lui-même au feu d'un geste las.

A coup sûr il est vieux, il est fatigué certe,  
Et depuis bien assez longtemps, — oh ! bien assez ! —  
Sous ses robustes bras la terre s'est ouverte,  
Pour qu'elle s'ouvre enfin sous ses pieds harassés.

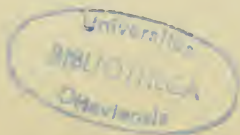
Mais ce n'est pas de quoi déraciner ce chêne.  
Non, non ! son cœur d'hier vaut son cœur d'aujourd'hui.  
Ce n'est pas lui qui fuit le travail et la peine,  
Hélas ! c'est le travail qui ne veut plus de lui.

Pour la première fois sans qu'aucun le lui dise,  
— Et qui donc eût osé le lui faire entrevoir? —  
Le vaillant a senti finir sa vaillantise :  
C'en est fait du labeur, c'en est fait du devoir.

On a rentré les blés sans qu'il ait pu rien faire ;  
Ni porter le fallot dans le chemin bourbeux ;  
Ni balayer les grains épars tombés dans l'aire ;  
A peine se tenir debout devant les bœufs.

Et dès lors, à quoi bon prolonger sa faiblesse?...  
Il sent qu'il n'a plus rien à faire ; il s'y résout.  
Il ne meurt pas d'un mal quelconque ou de vieillesse,  
Il meurt de n'avoir plus à vivre, voilà tout.

---







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Libr  
University of  
Date Due

101025

FEB 1 2000

JAN 27 2000



003



002543022b

PG 2218  
7C28 1894  
O DEROULEDE, F CHANTS DU  
C# 1315595

[illegible]

